

## **Une vie ne suffit pas**

Fébrile, je regarde ce modeste bout de papier presque détruit par le temps. Comment a-t-il pu traverser les siècles ? Pourquoi vient-il remettre ma vie en question ? Je suis consciente que le hasard peut être le fruit défendu d'une famille perdue.

L'écriture est fine, élégante. Le ton se veut incisif. L'aveu spontané me bouleverse. Il a dû être rédigé à la plume sur une écritoire de fortune. C'est certainement un missionnaire qui a recueilli le témoignage d'un « sauvage ». Un parmi des milliers... Mais celui-ci porte la trace indélébile de mes ancêtres jusque-là ignorés. Oui, je l'avoue. Maintenant, je tremble de la tête aux pieds. Ma vue se brouille derrière des larmes de joie. Notre monde vient d'en trouver un autre.

**Mon siècle vient d'en croiser un autre.**

Dans un village isolé, Xuapitoc assume les tâches de chaman. C'est un jeune homme orgueilleux, fier de ses racines. Son épouse vient de donner naissance à leur premier enfant, Chesmu, un petit à la peau cuivrée, aux yeux noirs, à la chevelure caractéristique des Xibaros<sup>1</sup>. Ils vivent en harmonie avec l'épaisse selva, toute proche. Chaque jour, le grand indien traverse le fleuve en pirogue. Ses bras musclés tirent vigoureusement sur les pagaies. De son regard acéré, il scrute la rive d'en face. Il n'est pas rare d'y débusquer un jaguar. Aujourd'hui pourtant, c'est jour de pêche. Derrière le sillage ondulant, suivent deux embarcations. Une nuée de petits saïmiris s'agite. Les branches plient désespérément sous leurs courses acrobatiques. Leurs cris se répercutent à travers la forêt. Mais, on ne les voit pas. Rapide comme l'éclair, Xuapitoc transperce les flots limoneux à l'aide d'une lance sculptée. Sa première prise se débat sans conviction et termine dans un sac en sisal. Quand il estime la moisson suffisamment abondante, il fait un demi-tour silencieux sur le fleuve. Il lui suffit d'un regard pour entraîner ses compagnons sur le chemin du retour.

Les enfants s'ébattent dans une mare creusée au milieu de rochers, à l'écart du village. Nus comme au commencement du monde, ils s'aspergent dans de grands éclats de rire. Leurs jeux innocents sont leur quotidien. Ils sont rassurés, les fauves ne viennent pas rôder jusque-là. Leurs mères préparent le repas sous l'unique hutte. Des fumets épicés traquent leurs narines. Les hommes rentrent de la pêche, heureux et pressés de retrouver leurs familles.

---

<sup>1</sup>Les Jivaros

Xuapitoc et les siens auraient pu continuer à vivre sereinement très longtemps. Si tel avait été le cas, je ne serais pas là, aujourd'hui. Je me contenterais d'une banale existence comme la plupart d'entre nous. Grâce à mon lointain ancêtre, j'ai, maintenant, deux vies.

Un lumineux matin de mai, les hommes quittent le village pour s'enfoncer sous la canopée. En file silencieuse, ils disparaissent à la vue de tous. Tandis que les enfants plongent dans l'eau claire, un bruit inconnu éclate. Il vient de loin. Au-delà de la selva. L'épouse du chaman lève les yeux.

- Ce n'est pas l'orage, le ciel est pur. Aidez-moi ! Nous allons chercher les petits...
- Pourquoi cette inquiétude ?
- Xuapitoc a fait un mauvais rêve, il y a bientôt six lunes. Je n'en sais pas plus. Il m'a demandé de veiller sur le village durant son absence.
- C'est la première fois que tu es aussi nerveuse. Tu me fais peur.

Les deux femmes se regardent. Elles ont juste le temps de réunir les enfants qu'une seconde détonation secoue la forêt. Plus proche encore. Un panache de vapeur blanche s'élève au-dessus des jacarandas. Le sol se met à trembler. Un bruit inconnu et diffus se propage. Les femmes se tiennent serrées les unes contre les autres au centre de la bâtisse. Les enfants s'entassent dans les hamacs. Le foyer s'est éteint. Le monde est en suspens...

Une étrange colonne se profile sur les racines humides et les fleurs des cacaoyers. Le soleil, pourtant, se fraie un chemin et parvient à éclairer faiblement le tapiri<sup>2</sup>. Le groupe de femmes n'en croit pas ses yeux. Qui sont-ils ? Des hommes ? Des animaux ? La troupe progresse et s'arrête dans la clairière. Un homme aux cheveux longs s'en détache. Est-ce un nain ? Il vient de glisser d'une bête inouïe aux longues pattes, dont la queue fouette l'air. L'épouse du chaman se lève. D'emblée, elle imagine que les nouveaux venus ne la comprendront pas. Dans sa nudité innocente, elle garde cependant une distance avec celui qu'elle croit être un chaman.

- Moi, Anahi. Et toi ?

L'homme se retourne vers le groupe. Il lève les bras en signe d'apaisement. Sur la tunique sale qui tombe jusqu'à ses chevilles, est peint un signe inconnu. Une croix grise, toute simple. Le missionnaire tient un livre épais à la main. A côté de lui, un adolescent porte à bout de bras un

---

<sup>2</sup>Hutte ovale en toit de palmes

réceptacle moiré d'où s'élève une fumée âcre et abondante. Il fait le tour de la hutte en balançant cet ustensile. Une plainte monte autour de la clairière. Est-ce que ce sont des hommes ? Des dieux ? Ils paraissent prier.

Les femmes, craintives, entourent les enfants. Elles forment un rempart de leurs corps. Elles ne sourient pas. Figées, stupéfaites, elles comptent sur Anahi pour apaiser leur tension. Uma, la seconde épouse de Xuapitoc a la démarche lourde d'une future mère. Elle se tient à côté d'Anahi. Les mains croisées sur son nombril proéminent, en geste de protection. Elle sourit à l'étranger, sans articuler le moindre mot. Un indigène d'un groupe voisin des Xibaros avance. Il porte un pagne en coton sur des cuisses massives. Son dialecte n'est pas le sien, mais Anahi échange quelques mots. Leur discussion est ponctuée de gestes expressifs, leurs langues claquent. Elle pousse sans ménagement Uma et réintègre la hutte.

– Le Poturu<sup>3</sup> qui les accompagne m'affirme que ce sont des hommes. Venus du vieux continent, au-delà du grand océan. C'est leur dieu qui les a conduit pour nous délivrer un message de paix. Nous devons leur faire une place, ici. Attendons le retour de Xuapitoc ! Nous aviserons... veuillez à ne pas les approcher, ils sont sales. Ils puent !

Des heures plus tard, les hommes de la tribu surgissent de la forêt. Chacun lourdement chargé. Qui du manioc plein les bras, qui des régimes de bananes, qui des lianes traînant sur le sol. Nus, entièrement imberbes. Les yeux soulignés par un maquillage sophistiqué, ils stoppent leur marche. Anahi parle à son mari. Elle chuchote presque. C'est la rencontre de deux mondes. Parallèles et tellement distants ! Il va falloir apprendre. Il va falloir s'appivoiser. S'apprécier peut-être ? Le temps de la fraternité est encore loin...

Le choc des civilisations a lieu dans une relative douceur, teintée de méfiance. Le clan monte sans hâte une hutte pour leurs hôtes. A peine plus grande que celle du village. Quand la nuit tombe, chargée de peurs et de mystères, Xuapitoc se serre contre ses épouses. Les enfants ont du mal à s'endormir et lorgnent prudemment du côté des Espagnols. Certains ont même appris des mots de cette langue nouvelle.

Dès les premières lumières ténues qui éclairent un nouveau matin, Bernardo ouvre son livre saint. Une dizaine d'yeux l'épient. Il sourit aux enfants et caresse quelques visages curieux. Il ouvre le flacon d'encre et y trempe sa plume. Une écriture fine couvre bientôt la feuille vierge. « *Crónicas del otro mundo* » – Padre Bernardo de las Cases.

---

<sup>3</sup>Tribu de haute Amazonie

## *Une vie ne suffit pas*

Lentement, le village renaît. Chacun vaque à ses occupations. Le nouveau et l'ancien monde cohabitent. Les indiens apprennent vite. Il n'est plus nécessaire d'avoir un interprète. Mais l'ethnie perdue n'apprécie que modérément ce dieu de miséricorde. Invisible. Xuapitoc pratique toujours. Plusieurs missionnaires tombent malades. Le climat est porteur de miasmes. Les étrangers sèment le désarroi au village. Malgré les médecines des Xibaros, les décès sont le lot du quotidien. En plus, le ciel se soulage sans relâche depuis quatre jours. L'humidité suintante s'infiltré partout. Elle glisse en eux et colonise les cœurs. Les esprits deviennent plus belliqueux.

Bernardo et Xuapitoc veillent. Le jeune indien manie la plume avec dextérité sous la houlette de son mentor. Il excelle. Sa joie est communicative. Par bribes, ils entament des conversations maladroitement. Il y a bientôt trois mois que les deux communautés s'appivoisent...

Une nuit où le vent se pose sur les hautes branches, le chaman murmure à Uma :

- Je veux que tu partes, demain, à la première heure.
- Pourquoi ?
- Pour échapper à notre déportation.
- Quoi ? Que veux-tu dire ?
- Padre Bernardo et ses frères vont nous conduire loin. Très loin, au-delà des mers. Chez eux. C'est leur dieu qui nous appelle.
- Mais, ton enfant ? Celui qui va naître. Tu ne le connaîtras jamais ?
- J'en aurai d'autres, Uma. Je ne t'oublierai jamais, ma douce. Mais, fais ce que je te demande. Je t'en supplie ! Pars, demain. Sans jamais te retourner. Tu trouveras un grand village, à une journée de marche. Toujours en allant vers l'est.

Une dernière étreinte les lie. Le chaman caresse le ventre tiède et fécond. La survie de son peuple est là. Il se retourne pour se caler confortablement auprès d'Anahi, sa première épouse.

Quand la tribu s'éveille, il manque une femme sous le tapiri. Les missionnaires ne s'en aperçoivent pas. Le jappement d'un ara résonne au milieu des préparatifs intenses. Il virevolte au-dessus des palmes défraîchies. La clairière est maintenant déserte. La troupe chemine péniblement sous la selva dense, étouffante. Les chevaux trébuchent à chaque passage de gués. Il ne reste plus que des plumes en lambeaux sur le sol de la hutte. L'âtre est vide, froid. Les Xibaros sont conduits sous bonne escorte sur une immense plage. Entassés sur le sable froid, ils n'osent s'exprimer. Le

chaman tente de les rassurer :

– C'est pour notre bien. Padre Bernardo et les siens nous promettent une nouvelle vie. Meilleure, dans leur monde « civilisé ». Je ne sais pas ce que ça signifie. Mais, j'ai confiance. Aussi, je vous demande de lui obéir.

En aparté, il rejoint Anahi et le petit Chesmu. Il sourit, mais d'un sourire las et forcé.

– Si je ne savais pas que leur dieu est bon, je ne les suivrais pas. Ce sont toujours les esprits qui me guident. J'ai fait mon choix. Crois-tu que je vous enverrais à la mort ? J'ai un immense espoir pour notre enfant. Tout ce que nous n'avons pu lui offrir, les Blancs sauront le lui donner. Une vie ne suffit pas. Bernardo lui ouvre grand les portes de son monde. Mon peuple a l'opportunité de renaître ailleurs.

– Je te suivrai n'importe où, mon amour ! Du moment que nous ne sommes pas séparés.

Lorsque Xuapitoc enjambe le canot chargé, le sol se dérobe sous ses pieds. Il ne peut s'empêcher de se retourner. Il serre les poings. Le cœur gonflé de chagrin, il ne parvient pas à refouler ses larmes. Une tribu amère s'agrippe à ses légendes et déambule, perdue, sur le pont de la caravelle.

Le chaman lève courageusement le visage vers les siens. Au-dessus de lui, les voiles claquent au vent du large. Le ciel turquoise les écrase. La chaleur devient insupportable. Le soleil finit de les anéantir. Lentement, la côte s'éloigne. Ce n'est plus qu'un fil ténu glissant sur l'horizon. Bernardo tape sur l'épaule de Xuapitoc. Ils sourient. Le jésuite l'invite à le suivre dans sa cabine.

Le vieux monde s'affiche devant leurs yeux ébahis. A quai, se presse une foule avide de découvrir la nouvelle cargaison. Curieux mélange où se côtoient robes empees à collerette, gentilshommes épée au côté et files apeurées de « sauvages ». Ne chuchote-t-on pas qu'ils sont capables de réduire les têtes de leurs ennemis ? Que certains pratiquent encore le cannibalisme ? Peu importe. Une riche veuve vient faire son marché. Elle jette son dévolu sur un couple accompagné d'un bambin.

Xuapitoc ne lâche pas la main d'Anahi. La calèche les arrache de leur tribu dans un train d'enfer. Ils n'ont pas le temps de se saluer une dernière fois. Le port de Cadix s'efface. Une campagne aride s'ouvre sur des plaines infinies. Au sommet de la colline, une hacienda aux murs peints à la chaux se referme sur la famille des Xibaros. Exilés, perdus. En souffrance...

Et c'est au milieu de ce décor décliné en deux nuances, le blanc immaculé de l'édifice, le

## *Une vie ne suffit pas*

bleu profond d'un ciel d'été permanent, que l'un de mes aïeux a vu le jour. Anahi n'a pas survécu au déracinement. Même son chaman de mari a échoué. Loin des plantes curatives de la selva, il n'a pu la guérir. En guise d'adieu, il lui a tenu la main jusqu'au bout. Doña Luisa, leur patronne, a gardé leur enfant avec les siens. Pour abréger son chagrin. Pour en faire un véritable Espagnol.

Dix ans plus tard, Xuapitoc et Doña Luisa de la Torre s'unissent. Elle donnera naissance à Luis-Enrique. Mon arrière-arrière-arrière-arrière... Les générations se sont succédé. La terre d'Andalousie les a recouvert pieusement, les uns après les autres. Curieusement, l'aveu de Xuapitoc a traversé le temps, les épreuves, les guerres. Et c'est lui que je serre entre mes mains, aujourd'hui. Je suis tellement bouleversée de savoir que ma vie ne tient qu'à un fil. Le fil de l'Histoire, avec un H majuscule.

Je rêve souvent à ce jeune indien déporté. Il a su partager son savoir avec les hommes blancs. Les missionnaires lui ont inculqué un autre dieu. Ils lui ont appris à lire, à écrire, à espérer. Et c'est ensemble que nos civilisations ont grandi. Je suis née d'un lointain chaos. D'un melting-pot improbable. Ne me demandez pas pourquoi, mais j'en suis fière !

**Martine JANICOT DEMAISON**  
**[www.leslivresdemartine.fr](http://www.leslivresdemartine.fr)**  
**[MJanicotDemaision@leslivresdemartine](mailto:MJanicotDemaision@leslivresdemartine)**